

N. G. L. HAMMOND and F. W. WALBANK, *A History of Macedonia*, Vol.III. 336–167 B.C., Oxford 1988, pp.654, pl.I–IV.

Les deux premiers volumes de cette histoire monumentale de la Macédoine (elle comprend en tout près de deux mille pages) ont paru respectivement en 1972 (N.G.L.Hammond, *A History of Macedonia*, Vol.I. *Historical geography and prehistory*) et en 1979 (N.G.L.Hammond and G.T.Griffith, *A History of Macedonia*, Vol.II. 550–336 B.C.). Le premier volume traitant de la géographie historique et la préhistoire de la Macédoine a pour auteur unique N.G.L. Hammond, historien et archéologue qui a consacré à la Macédoine une grande part de sa longue activité scientifique et qui passe pour le meilleur connaisseur de ce pays et de son histoire. Hammond a parcouru à pied et exploré maintes parties de la Macédoine, il a une expérience personnelle de son relief et de ses voies de communications, il a étudié ses ressources et ses richesses archéologiques, tant des lointaines périodes des âges du Bronze et du Fer que celles de l'époque historique. Il connaît tout aussi bien les régions avoisinantes de l'Épire et de l'Illyrie méridionale qui présentent des conditions de vie semblables à celles de la Haute Macédoine.

Pour le second volume, N.G.L.Hammond, promoteur principal de l'ouvrage, a trouvé un excellent collaborateur en la personne de feu G.T.Griffith, à qui appartiennent les trois quarts du livre (p.203–647 et 675–698), consacrés au règne de Philippe II qui constitue la période centrale de l'histoire de la Macédoine. Dans ce volume, Hammond a rédigé l'histoire de l'époque archaïque, avec tous les problèmes des structures ethnique, sociale et constitutionnelle qu'elle pose, et à l'autre bout du livre, dans la partie consacré à Philippe II, il intervient pour y étudier l'organisation du pays avant et après les conquêtes balkaniques du grand roi.

Pour le troisième volume qui couvre la période de l'avènement d'Alexandre à la conquête romaine (336–167), Hammond a également eu un collaborateur distingué, F.W.Walbank, historien de l'époque hellénistique, renommé pour ses Commentaires de Polybe (I–III, 1957–1979), ses monographies sur Aratos de Sicyon (1933) et sur Philippe V(1940). L'ouvrage comporte trois parties subdivisées en chapitres: I.De la mort de Philippe à la bataille d'Ipsos, II. De la bataille d'Ipsos à la mort d'Antigonos Doson, III. Les règnes de Philippe V et de Persée. Dans la répartition de la matière entre les deux auteurs, F.W.Walbank a choisi la partie médiane, période dont il a traité tout récemment, mais d'un point de vue plus large, dans la *Cambridge Ancient History* VII,1 (1984). Le livre se termine par sept Appendices, un Index et 4 planches. Il comporte en outre une Liste d'abréviations et de bibliographie sélective et 20 esquisses (cartes, armées, batailles, monuments) réparties dans le texte.

Ce volumineux ouvrage se lit avec plaisir et profit, car la présentation y est très claire, très complète, pour ne pas dire exhaustive. L'exposé est fondé d'un côté sur les sources littéraires qui font la trame de la tradition (surtout pour l'époque d'Alexandre et de ses successeurs et des derniers Antigonides), auxquels les auteurs renvoient constamment en les soumettant à une évaluation critique très rigoureuse; de l'autre, sur une parfaite connaissance des découvertes archéologiques, épigraphiques et numismatiques, ainsi que des recherches les plus récentes sur ce domaine. Les nombreuses discussions des incertitudes et obscurités et des controverses, tout au long du livre, ouvrent de nouvelles perspectives.

La Macédoine ayant acquis d'abord, sous Philippe, l'hégémonie de la Grèce et, plus tard, sous Alexandre, la souveraineté dans le Proche-Orient, il est difficile de dissocier son histoire de celle de la Grèce et du monde hellénistique. En effet, l'histoire événementielle de cette époque se déroule pour la plupart en dehors des frontières de

la Macédoine, qu'il s'agisse des expéditions balkaniques d'Alexandre (Triballes, Illyriens, Thèbes), de ses relations avec les Grecs, de sa campagne contre les Perses, ou bien des guerres lamiaque et chrémonidienne, lesquelles, quoique menées pour l'hégémonie de la Macédoine, concernent beaucoup plus la Grèce que le pays d'Antipatre ou d'Antigonos Gonatas. Pendant une courte période de désordre et de confusion, dans les premières décennies du III^e siècle, la Macédoine devint l'objet et le théâtre des conflits entre les diadoques et les épigones (Démétrios, Cassandre, Lysimaque, Pyrrhos). Après la consolidation de la dynastie Antigonide, les seuls événements qui affectèrent son territoire c'étaient les raids des Dardaniens et Illyriens, le sac des sanctuaires de Dion par les Étoliens pendant la guerre des Alliés (p.375) et la pénétration des légions romaines qui en 167 mirent fin à son indépendance.

Certes, l'histoire de la Macédoine hellénistique ne peut être réduite à l'histoire de son territoire. La lutte pour l'hégémonie en Grèce et l'antagonisme avec les rois lagides et séleucides marquent la politique de tous les Antigonides. Aussi, pour relater l'histoire du royaume qui fut l'une des trois grandes puissances du monde hellénistique, les auteurs de la *History of Macedonia* ont-ils dû se placer au point de vue macédonien et mettre en relief, en premier lieu, l'évolution de l'Etat macédonien dans ses relations internationales, l'organisation interne de son pays, la situation économique, sociale et culturelle de sa population. C'est ce qui fait pour nous l'intérêt principal de cette grande synthèse historique. Les chapitres traitant des divers aspects de la vie interne de la Macédoine proprement dite sont pour une large part signés par N.G.L.Hammond. L'originalité et une certaine hardiesse des nouvelles thèses est sans doute un trait caractéristique de l'oeuvre de cet historien. Certaines de ses thèses et opinions susciteront des débats et des contestations. En voici quelques exemples.

Dans le chapitre intitulé „Alexander and the Macedonians“ (p.86 sqq.), le plus intéressant de notre point de vue des quatre chapitres consacrés à Alexandre, une question de base est abordée, à savoir celle de la signification du terme Μακεδόνες. Le sujet a été déjà développé dans le vol. II (pp. 164, 198, 647 sqq.), mais il se fonde essentiellement sur une documentation de la fin du IV^e et du III^e siècle. H. donne au terme Μακεδόνες un contenu uniquement social. Les Μακεδόνες seraient, selon lui, une élite (voir aussi p.484), une petite part seulement des sujets du roi de Macédoine. Ils formaient l'armée qui partait en guerre avec le roi et avaient le droit de participer à l'assemblée nationale. Le roi choisissait ces jeunes gens parmi ses sujets „pour leur prouesse“ les élevant ainsi au rang de *Makedones* (cf. II, 164). On ne naissait donc pas Macédonien, on le devenait par la faveur du roi. On naissait Oreste, Élymén, pouvait devenir Oreste Macédonien, etc. mais tous les Orestes n'étaient pas des Macédoniens, ni tous les Lyncestes, ni tous les Élyméens. Les formules „*Makedôn Eurôpaios*“, „*Makedôn Pellaios*“ ou „*Makedôn ek Pydnês*“ ne signifiaient pas simplement „Macédonien, citoyen d'Eurôpos“, „Macédonien, citoyen de Pella“, etc., mais désignaient des citoyens de ces villes auxquels le roi avait octroyé le droit et le titre de Μακεδών. En d'autres mots, il y avait des Eurôpaioi, des Pellaioi, des Pydnaioi, qui étaient *Makedones* et d'autres qui ne jouissaient pas de ce privilège. Ceux-ci, et c'était la majorité de la population masculine libre, faisaient leur service militaire dans la „milice locale“. Leurs troupes, destinées à la défense du pays, ne sortaient pas en dehors du royaume et ne participaient pas à l'assemblée nationale. On ne voit pas sur quelles données des sources repose cette distinction de deux sortes d'armée macédonienne, et comment „la prouesse“ pouvait-elle servir de critère pour l'élection des *Makedones*, si les jeunes conscrits n'avaient l'occasion d'en faire preuve qu'après leur engagement dans une guerre? Certes, le terme *Makedones* est souvent employé pour désigner la phalange et la cavalerie royales et cela va de soi que le recrutement dans l'armée royale ne comprenait jamais tous les jeunes gens d'une génération. Lorsque Alexandre ordonne à ses généraux „de lever sur le pays (ἐκ τῆς χώρας) tout ce qu'ils pourraient comme fantassins et cavaliers“ (Arr. I, 24, 2; trad. de P. Savinel *L'Histoire d'Alexandre L'Anabase d'Alexandre, le Grand*, Paris 1984, p.48.), il n'y a aucune raison de supposer, comme le fait H. (p.86) qu'il s'agit de „volunters from the local militia“. C'est un enrôlement normal de Macédoniens (non de Péoniens, de Thraces ou d'autres habitants de la Macédoine). Ces recrues étaient tout autant des Macédo-

niens avant qu'après leur entrée dans le service royal. Selon H. le roi pouvait doter du droit de „Macédonien“ un étranger, lui octroyer la „citoyenneté“ macédonienne. Il cite comme exemple Néarque qui était un Grec de Crète et pourtant est classé parmi les triarques Macédoniens dans l'*Indikè* d'Arrien (18,4). En réalité, Néarque n'est Macédonien que parce qu'il résidait (*ἔκει*) à Amphipolis (Arr. *Ind.* 18,10). Il se peut même que c'était son père Androtimos qui avait émigré de Crète à Amphipolis alors que Néarque était un enfant. Le fait que dans cette même liste des triarques, Eumène, qui était lui aussi un Compagnon, se trouve rangé parmi les Grecs (*Ind.*18,7) prouve le contraire de ce que soutient H. Il n'y avait pas de citoyenneté macédonienne, mais seulement un ethnos macédonien. Le terme Μακεδών n'a pas perdu son contenu ethnique et politique. Ce n'est qu'avec le développement de l'urbanisation vers la fin du IV^e et au III^e siècle que les Macédoniens devinrent des citoyens (politai) dans les villes dont ils étaient originaires.

Pour la condition sociale des Macédoniens nous disposons d'un passage d'Arrien, non exploité encore à ce sujet, autant que je sache. Parlant des victimes de la bataille de Granique, Arrien relate (I.16.5) qu'Alexandre accorda aux parents et aux enfants des cavaliers et des phalangites tués au combat τῶν τε κατὰ τὴν χώραν ἀτέλειαν ἔδωκε καὶ ὄσαι ἄλλαι ἢ τῷ σώματι λειτουργίαι ἢ κατὰ τὰς κτήσεις ἐλάχιστων εισφοραί, c'est-à-dire „l'exemption des contributions foncières, de tous services individuels et de tous impôts sur leur fortune „(trad. P. Savinel). Il s'ensuit de ce passage qui se rapporte à des Macédoniens les plus privilégiés, que tous les Macédoniens non seulement payaient le tribut (nous savons qu'ils continuèrent à verser la moitié de ce *tributum* aux Romains après Pydna, Cf. Liv. 45.29) et d'autres impôts, mais étaient aussi soumis aux τῷ σώματι λειτουργίαι, qui peuvent signifier le service militaire mais aussi la corvée. Ce qui rend cette question particulièrement importante c'est l'existence de grands domaines en Macédoine dont parle Théopompe (frag. 225b Jacoby) pour l'époque de Philippe et dont certains sont plus tard attestés épigraphiquement. Le mode d'exploitation de ces domaines nous est inconnu. Théopompe dit que les huit cent compagnons „bénéficiaient de la jouissance des terres“ que le roi leur avait concédées (καρπίζεσθαι γῆν). Le même verbe καρπίζεσθαι figure dans la lettre d'Alexandre à la cité de Philippes de 335, définissant le statut des Thraces auxquels le roi avait accordé des terres sur le territoire de Philippes ou dans son voisinage (cf. Cl. Vatin, *Actes du VIII^e Congrès international d'épigraphie*, Athènes 1984, p.268). Si le terme employé par Théopompe est exact, les donations royales consistaient à la concession des revenus d'une partie de la terre royale aux amis du roi. La main-d'oeuvre agricole dans ces domaines ne changeait pas: les agriculteurs étaient des Macédoniens, ou plutôt, étant donné que la plupart des domaines étaient situés, à ce qu'il semble, en Chalcidique et dans la Macédoine orientale, c'étaient des ressortissants des peuplades non-macédoniennes annexées à la suite des conquêtes de Philippe. Les diverses tribus qui firent partie de la Macédoine proprement dite (Péoniens, Thraces, Illyriens, Edoniens, etc.) différaient des Macédoniens en ce qu'elles n'avaient pas des droits politiques. Mais leur condition sociale ne différait peut-être pas de celle des Macédoniens. de toute façon il me semble qu'il ne peut être question en Macédoine de paysannerie non-libre. La question vaut la peine d'être posée, même si elle est insoluble pour le moment.

En ce qui concerne la structure sociale, une très importante constatation est faite par H. à la p.13: „there being no trace in Macedonia of the slave-basis on which Greek city-states rested“, avec renvoi au vol.II,p.154, où nous lisons que les esclaves domestiques ne sont pas attestés en Macédoine, pas même à la cour. Faite en passant pour appuyer l'affirmation que l'entourage d'Alexandre était essentiellement une société libre, cette remarque apparaît, à ma connaissance, ici pour la première fois. Alexandre était entouré de ces compagnons, des pezhétairoi et des pages, attachés au service royal. H. cite Quinte-Curce (8.6.2), selon lequel les fonctions des pages différaient peu des services serviles (*munia haud multum servilibus ministeriis abhorrentia*). Faut-il en déduire que les Macédoniens se passaient des esclaves, à la cour et en général? Chose difficile à admettre, malgré le silence des sources, si l'on tient compte de l'essor des cités et du rôle que jouaient les esclaves dans les butins de guerre.

Le thème de l'esclavage est abordé dans ce volume encore deux fois: à la p.93, à propos des effets économiques des conquêtes d'Alexandre en Macédoine. L'auteur constate que nous ne savons rien de concret à ce sujet, mais il juge légitime de supposer, après avoir parlé de l'essor de l'économie monétaire, que l'affluence des richesses a dû provoquer d'amples acquisitions d'esclaves dans les contrées où ceux-ci étaient rares ou même manquaient tout à fait. Le second passage où il est fait mention des esclaves en Macédoine se trouve à la p.460 (manque dans l'Index) et se rapporte à l'ouverture de nouvelles mines sous Philippe V et la reprise des exploitations des anciennes (Liv.39.24.2). H. fait remarquer que c'était sans doute les colons thraces que Philippe avait fait transplanter en Macédoine (Liv.39.24.3) qui travaillaient dans ces mines „as we do not hear of slave gangs in Macedonia“. J'ai cru utile de signaler ces passages parce que les travaux des modernes passent d'ordinaire sous silence la question des esclaves en Macédoine (classique et hellénistique).

H. fait remonter assez haut dans le IV^e siècle l'organisation des villes en unités administratives (*poieis*) dans toute la Macédoine (cf. p.13: „Long before the accession of Philip the tribal system had been replaced by town-citizenships“). Il s'agit d'ailleurs d'une ancienne thèse de F.Geyer, *Makedonien bis zur Thronbesteigerung Philipps II.* (1930), p. 102 sqq., qui attribue la réorganisation du pays à Archélaos). Récemment, M. B. Hatzopoulos s'est joint à cette théorie. Il a notamment attiré l'attention sur un décret de Dion, partiellement publié (cf. *Bull.épigr.* 1978, 272), que l'éditeur D. Pandermalis placerait vers 300 a.C., pour conclure que l'organisation de la Macédoine en un ensemble de cités autonomes remonte le plus probablement au règne de Philippe II. A mon avis, le processus de la transformation des villes macédoniennes en cités autonomes a dû commencer sous Philippe, mais ce n'est qu'au III^e siècle que la Macédoine se présente comme un État composé uniquement de territoires municipaux. Le décret de Dion ne prouve pas le contraire. D'abord, sa datation n'est pas certaine puisqu'elle est faite sur la base de l'écriture, et pourrait peut-être descendre de quelques décennies. Ensuite, et c'est l'essentiel, Dion pouvait bien être une polis vers 300, car ce devait être une des premières villes macédoniennes qui ont adopté l'organisation des cités grecques annexées par Philippe à la Macédoine. Le processus a dû durer longtemps avant qu'une réorganisation générale du pays ne fut entreprise par un roi. Je ne pense pas que ce roi fut Philippe II.

Une tendance générale à situer à une époque plus ancienne l'origine de certains phénomènes socio-politiques qui ne sont attestés qu'aux époques hellénistique ou romaine (voir, par exemple, à la p.475, le principe selon lequel les inscriptions de la période impériale peuvent être utilisées pour l'interprétation d'institutions de l'époque préromaine), a conduit H. (p.484) à rapprocher du κοινὸν Μακεδόνων, organisation de l'État macédonien caractéristique de l'époque hellénistique et attestée seulement sous Antigonos Doston et Philippe V, deux textes concernant le temps d'Alexandre, dans lesquels l'expression τὸ κοινὸν Μακεδόνων ne figure pas comme un terme technique. Dans Arrien. *An.* 7,9,5 (éloge de Philippe dans le discours d'Alexandre à Opis): οὐχ εαυτῷ μᾶλλον τι τὴν δόξαν τήνδε (c'est-à-dire la gloire d'être devenu hégémon autokratōr) ἢ τῷ κοινῷ Μακεδόνων προσέθηκα les mots τῷ κοινῷ τῶν Μακεδόνων ne signifient rien d'autre que „pour l'ensemble des Macédoniens“ (voir la traduction de P. Savinel; „il acquit ce nouveau titre de gloire moins pour lui même que pour l'ensemble des Macédoniens“). D'autre part, dans Diodore 18,4,3: τὸ κοινὸν Μακεδόνων πλῆθος désigne l'assemblée macédonienne. Le *koinon Makedonōn* proprement dit devait être, comme les autres koina hellénistiques, un organe où siégeaient les délégués des cités macédoniennes et c'est cet organe central que Tite-Live désigne de „*commune concilium gentis*“ (45,18,6).

Pour l'historien Hammond, la critique des sources est évidemment un des maux soucis. Son texte en témoigne partout. Au sujet des sources pour l'histoire d'Alexandre, auxquelles il a consacré plusieurs études spéciales, H. relève à juste titre l'authenticité des *Ephémérides* et leur attribue une place importante dans la tradition. Mais sur quelle base se fonde son opinion qu'un pareil journal quotidien était tenu par la chancellerie royale de Philippe V? H. se réfère maintes fois à ce *King's Journal* (pp.514 sa.. 518 n.l, 564), dont Polybe aurait puisé les détails dans la description de la

parade militaire à Citium et de la marche de l'armée royale (Liv. 42.51; 53), ainsi que dans celle de la bataille de Callinicus (Liv. 42, 57–59). Il le fait, il est vrai, prudemment, sous la forme d'une hypothèse (p. 518 n.1: „was drawn ultimately in my opinion from the *King's Journal*”). Mais à la p. 564 H. semble découvrir une attestation de ce document en identifiant à tort le *Journal* avec les *commentaria regia* dont parle Tite-Live 45, 31, 11. Nous lisons dans ce passage que les Romains avaient saisi des lettres (*litteras deprensas*) in *commentariis regis*. Il est évident qu'il ne peut s'agir que des archives royales (Pol. 30, 13, 11 mentionne les lettres sans préciser la façon dont elles parvinrent aux mains des Romains).

Aux pp. 506 et 509, en mettant l'accent sur „provincia Macedonia” „as the Senate called it” dans le texte de Tite-Live 42, 31 sqq. où il est question du partage au sort des départements assignés aux consuls en 172, H. fausse d'une certaine manière la signification que le mot „provincia” avait dans la langue en usage à Rome à cette époque. Il ne pouvait alors être question de la province de Macédoine puisque celle-ci ne sera organisée qu'en 148. On appelait alors „provincia” la région en dehors d'Italie que les hauts magistrats recevaient comme chefs de guerre pour y diriger une expédition militaire. La Macédoine en était une.

Certaines menues remarques concernent la géographie historique de la Macédoine, qui a fait, comme nous l'avons dit, l'objet du I vol. de la *History of Macedonia*. Une des questions discutables, reprises dans le vol. III, me semble être la localisation d'une région appelée Émathia dans la vallée de l'Axios, au nord de Demir Kapija, entre Antigoneia et Bylazora. H. la mentionne à la p. 459 à propos des transplantations de la population de la côte à l'intérieur entreprises par Philippe V pour des raisons militaires et économiques. H. cite Polybe 23.10. 4–5 qui parle du transfert des citoyens (πολιτικοὶ ἄνδρες) des villes maritimes les plus notables, avec leurs femmes et leurs enfants, dans la région „qui s'appelle aujourd'hui Émathie mais était jadis appelée Péonie” (μεταγαγεῖν εἰς τὴν νῦν μὲν Ἡμαθίαν, τὸ δὲ παλαιὸν Παιονίαν προσοικοδουμένην (voir aussi Liv. 40. 3,3 *iam primum omnem fere multitudinem civium ex maritimis civitatibus cum familiis suis in Emathian, quae nunc dicitur, quondam appellata Paconia est, traduxit, Thracibusque et aliis barbaris urbes tradidit habitandas*). L'opinion traditionnelle, fondée entre autres, sur Ptolémée, situe Émathie entre les sources inférieurs de l'Haliakmon et de l'Axios. Une partie de cette région faisait réellement jadis partie de la Péonie (cf. Str. VII frag. 38 et Thuk. II. 99,4), tandis que la région sur le moyen Axios envisagée par H. a de tout temps été péonienne et n'a cessé de l'être du temps de Polybe (cf. Pol. V. 97: „Bylazora est la ville la plus grande de la Péonie”; Liv. 23. 19,3; 40. 21,1; 45,29,13: „*Stobos Paconiae*”; Strabon frag. 4: le défilé de l'Axios rend difficile l'invasion de la Macédoine depuis la Péonie). On ne pourrait pas dire d'elle qu'elle était „jadis” appelée Péonie.

A la p. 467 sq., à propos des monnaies attribuées aux Παίονες Δόβηρες H. fait remarquer qu'il était nécessaire de définir les Dobères comme „Péoniens” afin de les distinguer des Dobères „Thraces”. Cette seconde peuplade serait, selon H. (renvoi au vol. I, 200 sq. et 200 n.1), celle qu'Hérodote mentionne au nord du Pangée (V.16; VII.13). Or, Hérodote ne qualifie pas de Thraces ces Dobères, dont on n'entend plus parler d'ailleurs. Au V^e s., avant l'invasion perse, le territoire des Péoniens était beaucoup plus étendu que plus tard. Il se peut que les Dobères de la Strumica et ceux du Pangée étaient deux fractions d'une même tribu. A remarquer que chez Ptolémée, à l'époque impériale, la Péonie, jadis si grande, est réduite à la région de Dobéros.

Douteuse me semble, à la p. 477, l'identification de la *Vettiorum bellicosam gentem* mentionnée par Tite Live 45,30,5 avec les phalanges de Bottiée („the men from Bottiaca”). A la p. 565, H. avance la même opinion avec une certaine réserve („probably”). Pour le moment il est impossible de rien dire de précis sur cette *gens Vettiorum*.

A la p. 385, H. discute la prise de Bylazora par Philippe V (Pol. V.97). La ville était située sur la voie qui menait de la Dardanie en Macédoine. On localise d'ordinaire Bylazora à Veles (localisation acceptée par H.) et l'on considère que les Dardaniens pénétraient en Macédoine par la vallée de l'Axios en venant de la région de Skopje. Selon H., qui attribue le cours supérieur de l'Axios aux Péoniens et place les Darda-

niens au-delà du défilé de Kačanik, les incursions des Dardaniens prenaient une autre direction: ils venaient de l'ouest, de la région de Treska-Velika et pénétraient en Macédoine par le col de Bogomila. Cela est en soit bien possible, mais Bogomila se trouve au sud-ouest de Bylazora/Veles, sur la Babuna (dans le vol.I, p.62–63, carte 9, Bogomila est inscrite faussement à la hauteur de Bylazora), et on ne voit pas comment Bylazora aurait joué le rôle que lui attribue Polybe, si les Dardaniens ne venaient pas du Nord. En plus, la localisation de Bylazora à Veles est loin d'être certaine. Récemment, I. Mikulčić a proposé de la situer plus au nord, sur la rive gauche de l'Axios.

Mais, passons. On n'arrive jamais à bout de pareils détails qui effectivement ne peuvent affecter la haute qualité de la *History of Macedonia*. Pour terminer, je voudrais encore une fois souligner ce que j'ai dit au début de ce compte-rendu: N.G.L.Hammond et F.W.Walbank nous ont offert une oeuvre capitale dont leur sauriant gré tous ceux qui s'occupent de la Macédoine hellénistique, un ouvrage qui servira longtemps comme le principal livre de références pour toutes les études macédoniennes.

Fanoula Papazoglou
Beograd.

Reçu le 25.IV. 1990.

GERNOT WILHELM, *The Hurrians*, transl. from German by Jennifer Barnes, with a chapter by Diana L. Stein, Aris & Philips Ltd., Warminster-England, 1989, str. VI+132, brojne ilustracije, indeks i karta Bliskog Istoka.

Knjiga koju predstavljamo našoj naučnoj javnosti objavljena je kao englesko izdanje nemačkog originala sa naslovom „Grundzüge der Geschichte und Kultur der Hurriter“, objavljenog 1982. godine. Englesko izdanje prošireno je i dopunjeno rezultatima najnovijih arheoloških istraživanja i ažurirana je postojeća bibliografija.

Za razliku od nauka poput asiriologije, sumerologije ili hetitologije, posebna disciplina posvećena poučavanju Hurita nije se razvila u okviru istorije Starog Istoka, pa su zato relativno retke monografije posvećene praćenju društvenog i kulturnog razvoja ovog naroda. U *uvodu* (str. 1-6) G. Wilhelm daje pregled huritskih studija, započetih filološkim radovima s kraja prošlog veka, kada su glavni izvori za poznavanje huritskog jezika bili akadski spiskovi sinonima i pismo mitanskog kralja Tušratte pronađeno u arhivi u Tell el Amarni. Kasnija otkrića u Nuziju, Ugaritu, Mariju, Alalahu i Hatuši omogućila su da pre par godina budu objavljeni prvi tomovi korpusa dokumenata na huritskom jeziku („Corpus der hurritischen Sprachdenkmaler“: Haas 1984, Salvini/Wegner 1986). Vrlo rano dokazana je srodnost huritskog i urartskog jezika, a prihvaćena je i teorija o njihovoj vezi sa porodicom kavkaskih jezika.

U drugom poglavlju (*istorija*, str. 7-41) autor daje veoma detaljan i jasan pregled huritske istorije. Prva oblast koju su Huriti naselili na Bliskom Istoku nalazila se u gornjem toku Tigra i njegovih istočnih pritoka (teorija o njihovom doseljavanju sa istočne obale Kaspijskog mora zasad se ne može potvrditi). Prvi pomen Hurita i njihove zemlje Subartu pojavljuje se u analima akadskih vladara Sargona i Naram-sina (oko 2230-2090 pre n.e.). Oni nam pokazuju da su huritske državice postojale severno i severoistočno od Akada, ali nas ne obavestaju o tome kada su se Huriti tamo naselili. S početka II milenija potiče prvi dokument na huritskom jeziku-natpis kralja Tiš-atala o osnivanju hrama boga Nerigala. Od kraja XVIII veka, mnogobrojna dokumentarna svedočanstva potvrđuju postojanje huritskog stanovništva u oblastima severne Sirije i severne Mesopotamije, sve do planine Zagros. Huritske zemlje bile su važno tržište robovskom radnom snagom za Vavilon, tako da u periodu Starog Vavilonskog Carstva huritska imena nalazimo usred Vavilonije. U XVI veku osnovana je velika huritska kraljevina poznata pod imenom Maittani i kasnije Mittani (akad. Hanigalbat ili Haligal-